Document generated on 06/01/2025 8:45 a.m.

24 images

24 iMAGES

Le monde est un théâtre où tout est irréel
The World de Jia Zhangke

André Roy

Number 122, Summer 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/5126ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Roy, A. (2005). Review of [Le monde est un théâtre où tout est irréel / *The World* de Jia Zhangke]. *24 images*, (122), 55–55.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le monde est un théâtre où tout est irréel

par André Roy

Le monde est un théâtre, ses personnages sont les otages du décor.

Après la trilogie sur sa province natale, Shanxi, qui comprend ***Xiao Wu, artisan pickpocket***, ***Platform*** et ***Plaisirs inconnus***, Jia Zhangke transporte sa caméra à Pékin pour y regarder comme à son habitude les flirts et les amours incertains des jeunes, le parasitage de la société et les conséquences douloureuses de l'entrée de la Chine dans la modernisation. Ses jeunes hommes et jeunes femmes déracinés se retrouvent dans la capitale à travailler dans un parc d'attractions, qui est la réplique des principaux monuments des capitales du monde. Par l'intermédiaire de ces reproductions miniatures et les spectacles exotiques qui y sont présentés, ce parc reflète ironiquement la promesse d'un monde nouveau, mais ô combien frelaté.

Jia Zhangke raconte la vie de quelques employés de ce parc appelé « The World ». L'idylle entre Tao, danseuse, et Taischeng, gardien de sécurité, fournit la trame de départ de cette allégorie d'un monde pris dans les rets du virtuel et du divertissement, offrant aux Chinois un Occident de pacotille, ressemblant à un Disneyland. ***The World*** est un film sur les illusions et les désillusions de l'amour et du travail dont les victimes sont ces jeunes nés après la Révolution culturelle et qui se trouvent dorénavant à tromper leur ennui et leur solitude à l'aide de gadgets. Leur existence est moins coincée entre la répression et la censure qu'entre la vérité et le mensonge. Une certaine fatalité les accable, l'espoir en un avenir meilleur est mince. Il leur reste un peu d'amour, un peu de plaisir, un peu d'argent, un peu de raisons de vivre, mais si peu. Ils ont perdu tout sens du romantisme ; mais ils ne sont pas dupes de la vision du monde qui leur parvient par des voies détournées et fausses, comme ce parc clinquant et bruyant. Leur quotidien est tiré du vide par le téléphone cellulaire, par ces messages numériques illustrés par des dessins animés qui, en plus de découper en chapitres distincts le récit, sont une manière originale de transposer leur désir de fuite, de prolonger leur petite voix intérieure formatée par l'artifice et la néantisation d'un monde qui n'a plus rien de réel.

Plus que jamais chez Jia Zhangke – c'était déjà fortement présent dans ***Platform*** –, le monde est un théâtre où s'expriment minimalement en s'entrecroisant des personnages, qui en viennent à former une sorte de troupe avec ses codes et ses signes de reconnaissance. Mais ces personnages sont les otages du décor, de ce parc qui leur donne une place hypothétique, les déroute en les destinant à un présent inconsistant et à rater ce qu'ils désirent. Pourtant, jamais personnages n'ont habité d'une manière si concrète, multiple et simultanée les lieux. Leurs déplacements sont le fondement d'une mise en scène qui les capte parfois lentement, parfois abruptement, les abandonnant pour les retrouver une, deux ou trois séquences plus tard et compléter ainsi une scène commencée plus tôt. Le cinéaste allonge ou coupe brutalement le plan, le remplit ou le déserte. On bouge presque tout le temps chez lui, et cette circulation donne la respiration à son film, le pourvoit d'un accent d'urgence et de mélancolie très grand, dans un mélange détonant de tristesse et de légèreté. Ce dispositif de capture de l'espace joue d'une manière raffinée sur la mise à distance continuelle du récit. La mise en scène est pure, organique tant elle s'unit à l'assomption d'un regard qui structure le monde comme métaphore de la mentalité des personnages. Elle rétrécit ou accélère leurs actions, leurs gestes et leurs paroles, dans une lutte où ils ne savent s'ils en seront les héros ou les martyrs. C'est dans ce décor que Tao, Taischeng, Quun et les autres cherchent leurs marques, se situent dans un présent contraignant qu'ils ne peuvent forger selon leurs désirs et, même, selon leurs talents.

La mise en scène est à la fois aléatoire et déterminée, d'une subtile audace qui efface tout surmoi cinématographique, toute volonté d'apposer une signature. Bénéficiant d'un gros budget, grâce principalement à Takeshi Kitano, Jia Zhangke se révèle un grand styliste. Le film tient certes de la performance, mais d'une performance modeste, intériorisée. C'est qu'elle doit saisir – comme au vol – toute une gamme de sentiments divers : l'amour, l'amitié, le désenchantement, la déréliction, la trahison, la toute-puissance de l'argent, la bureaucratie, l'attrait du superficiel, le temps qui passe, la nostalgie, le désespoir, le renoncement, la finitude. Elle fait de ***The World*** un mélodrame rentré sur un monde où on n'a pas le choix de vivre mais seulement de mourir, car c'est en mourant qu'on peut tout recommencer – car la mort est l'éternité retrouvée.

Japon–Pays-Bas–Chine, 2004. Ré. et scé. : Jia Zhangke. Ph. : Yu Lik-wai. Son : Zhang Yang. Mont. : Kong Jinglei. Mus. : Lim Giong. Int. : Zhao Tao, Chen Taischeng, Jing Jue, Jiang Zhongwei, Wang Yiqun. Couleur. 143 min. Dist. : Filmswelike.